



Un regard Systémique sur la notion de Dépendance

F. BALTA

MÉDECIN-PSYCHIATRE, FORMATEUR ET SUPERVISEUR À L'APPROCHE SYSTÉMIQUE.

RÉSUMÉ/ABSTRACT



À partir d'une compréhension relationnelle systémique, la dépendance peut être pensée comme forme de l'inévitable inter-dépendance des êtres humains. Le monde individualiste et compétitif actuel conduit à une rupture intergénérationnelle et à un rejet des personnes dépendantes, improductives et coûteuses ! Notre hypothèse est que ceci va de pair, malgré un jeunisme de façade, avec une haine de la jeunesse. Les trois lectures des échanges, complémentaires et antagonistes, que propose l'approche systémique (le don, le marché et l'Etat) peuvent nous permettre de remettre en perspective notre compréhension, et nos décisions, face à la complexité de ces situations dites « de dépendance ».

MOTS CLÉS : Systémique – Dépendance – Jeunisme – Don – Marché – État.

A SYSTEMIC APPROACH TO THE CONCEPT OF DEPENDENCE

Based on a relational, systemic understanding, dependence can be considered as an inevitable form of inter-dependence of human beings. Today's individualistic and competitive world is giving rise to an intergenerational breakdown and rejection of dependent persons which is both unproductive and costly! Our theory is that this context goes hand in hand with hatred of the young, even though youthfulness is in vogue. The three readings of the complementary and antagonistic debates, put forward by the systemic approach (donations, the market and the state) can enable us to place in perspective our understanding and our decisions when faced with the complexity of these "dependence" situations.

KEYWORDS: Systemic – Dependence – Youth – Donation – Market – State.

La notion d'autonomie devrait être pensée dans le contexte d'inévitables dépendances multiples. En effet, nous sommes tous tributaires pour vivre d'une liste impressionnante d'éléments, tant matériels qu'immatériels : eau, reconnaissance, air, affection, nourritures, vêtement, habitat, poésie, beauté et transports... Nous vivons donc en réalité dans un monde d'inter-dépendances inévitables.

Je reprends ici une réflexion entamée le 26 octobre 2012 aux Invalides à l'invitation du Dr François Blanchard.

Résumé de l'épisode précédent

À partir d'une compréhension de la circularité relationnelle, base de la co-construction du monde, je questionnais la notion de dépendance et en arrivais, assez naturellement me semble-t-il, à inverser la définition habituelle du mot

«dépendance». De mon point de vue, le dément souffre plutôt d'un excès d'autonomie. Sa difficulté, c'est de tenir compte à la fois du contexte et des relations, c'est-à-dire de l'histoire mémorisée et projetée dans un avenir – nos projets peuvent en effet être considérés comme des souvenirs anticipés et donc relever de la mémoire – pour décider d'une action en relation avec ces éléments. Sans passé et sans avenir, pas d'autre sens au présent que les influences de l'instant.

Je soulignais aussi que l'identité n'était pas, et la maladie d'Alzheimer le prouve, un contenu fixé, mais la résultante d'un équilibre dynamique d'échanges permanents qui confirment à chaque instant les identités des uns... et des autres. L'identité est le fruit d'un partenariat et non une propriété privée ! Ceci implique nécessairement que la perte d'identité atteint les relations, et donc pas seulement les personnes qui souffrent de troubles mnésiques

et/ou praxiques. L'identité de ceux qui prennent soin de ces personnes est, elle aussi, attaquée.

Élargir notre point de vue

1. Vieillesse et naufrage

Le mot de dépendance est connoté négativement dans notre société qui se veut performante, jeune et compétitive... Le problème devient comment l'éviter plus que comment la prendre en charge ou simplement l'assumer.

Cette haine de la dépendance, pour refoulée qu'elle soit, est associée à une terreur du vieillir. Et à la détestation des vieux. Comme ça n'est pas politiquement correct, il n'est pas question de le reconnaître. Mais ses effets indirects sont pourtant bien constatables.

L'effet principal me semble être le sort fait à la jeunesse, au moins en France. En effet, la haine de la vieillesse pousse les adultes sup-



→ posés matures à un égocentrisme aigri et inquiet qui assimile vieillissement et absence d'avenir, et absence d'avenir avec une absence de souci pour les générations futures. « Moi d'abord », décliné par toutes les minorités en manque de reconnaissance victimaire, est devenu un « chacun pour soi » et un « après moi le déluge » qui répond bien, au niveau individuel, à la mondialisation de la compétition de tous contre tous.

Si nos ancêtres tentaient naïvement de nous laisser un monde moins dur, nous sommes maintenant conscients que nous laisserons à nos enfants des problèmes plus ou moins insolubles qu'ils auront la charge de résoudre. La haine de soi-même-perdant-sa-jeunesse ne peut que conduire à la haine de la jeunesse que d'autres auront.

En ce qui concerne la transmission, tout parent est tenté par deux extrêmes tout aussi dangereuses : d'un côté vouloir offrir à ses enfants un monde parfait, qui ne laisserait aucune place à l'inventivité des générations à venir (= rien à donner de leur part), de l'autre un monde détruit, ingérable (= rien à leur donner).

2. Trois lectures de l'échange

Il y a trois lectures toujours possibles de chaque échange.

Trois lectures incompatibles et pourtant co-existantes toujours puisqu'elles ne sont exclusives les unes des autres que dans le regard porté sur l'échange lui-même. Telle est la complexité du monde : se constituer d'éléments aux logiques inconciliables, en contradiction radicale,

sans espoir de synthèse ou de consensus mou. Seul un équilibre des forces logiques, dont le résultat est toujours interprétable de façons diverses, toutes aussi vraies les unes que les autres selon les lignes interprétatives retenues et les faits valorisés. Seules, au final, les tensions entre ces lectures décrivent à peu près la vérité de ce monde habité par les contradictions.

Par rapport à notre sujet, la dépendance, et le vieillir, ces trois lectures peuvent aussi être déployées.

Celle de l'échange marchand, que j'appelle le « donnant-donnant ».

Il est certain que les personnes âgées représentent un marché, un créneau porteur plein d'avenir, si je puis dire, pour des personnes éprises de business. Comme tout marché, cela attirera des personnes honnêtes et des gens sans scrupules, des idéalistes et des escrocs, et nous verrons fleurir les « copyright » et les « registred ». Dans cette logique, il est clair que la répartition ce sera : les services pour ceux qui auront les moyens de se les payer, les sévices pour les autres.

La deuxième logique de l'échange, c'est celle de ce qui est dû.

Elle est d'ordinaire défendue, ou devrait l'être, par l'État, et son outil d'intervention légitime, la Loi. Sa vision, nécessairement bureaucratique et comptable, engendra probablement, comme pour toutes les gestions lorsqu'elles sont purement étatiques et légales que la double frustration d'un trop payé d'une part et d'un pas assez soutenu de l'autre.

Il reste la troisième logique de l'échange, celle du don.

Une logique la plupart du temps

mal comprise, en particulier par toutes les tentations de la rabattre sur l'une des deux précédentes : la solution du marché ou celle de l'État, la solution de droite et celle de gauche pour faire court. La logique du don, c'est celle qui justement ressort de la sollicitude, de l'attention à l'autre, reconnu comme un alter-égal dans sa différence. C'est ce qui échappe à la généralisation de la loi et à l'intérêt égoïste du marché. C'est ce qui échappe au court-termisme du marché et à la froideur éternelle de la Loi, c'est l'attention aux besoins de l'instant, besoins tant de ceux dont on prend soin que de ceux qui prennent soin.

En conclusion

L'obstacle à toute prise en compte tranquille de la dépendance, c'est sans doute le concept même d'autonomie qui pose la vulnérabilité comme une tare, et qui, au lieu de considérer notre dépendance, et ses formes diverses tout au long d'une vie, comme une relation normale d'attachement et d'appartenance, mais qui l'interprète comme une faiblesse indigne qui relèverait soit d'un marché à rentabiliser, soit d'une réglementation à définir et à appliquer. Si ces deux dernières dimensions sont à la fois nécessaires et indispensables, il restera toujours à la charge de chacun de nous, et c'est là que réside la véritable question éthique, de savoir ce que nous donnerons à ceux qui, avant nous, nous ont donnés, et ce que nous mériterons de recevoir de ceux à qui nous laisserons le monde que nous construisons. ■



RÉFÉRENCES

[1] BALTA F, SZYMANSKI G. Petit traité des influences réciproques – Ed. Dunod Interéditions, 2013.

[2] BALTA F, MULLER JL. La systémique avec les mots de tous les jours – Ed. ESF-Cegos, 2004.

[3] <http://balta.fmw1.com>